

Charles Eisenstein
Préface d'Olivier Clerc

**NOTRE CŒUR
SAIT QU'UN
MONDE
PLUS BEAU
EST POSSIBLE**

jouvence
EDITIONS

Disponible en librairie le 23 JUIN 2020

EXTRAIT

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Les idées sont dans l'air. Elles ont une existence propre et cherchent à s'incarner à travers nous. Il arrive souvent que plusieurs personnes en captent une en même temps, de façon plus ou moins précise ou complète, jusqu'au moment où l'une d'elles parvient à lui donner la forme la plus aboutie, la plus susceptible de toucher le plus grand nombre.

C'est précisément ce qu'a fait Charles Eisenstein dans le présent ouvrage.

Depuis quelques décennies, en effet, une idée fait progressivement son chemin dans la conscience humaine. Elle découle de la conscience croissante que, nous autres humains, nous vivons essentiellement dans des histoires. En politique comme en économie, dans la médecine comme dans l'éducation, en agriculture comme dans la spiritualité, ce sont des histoires qui sous-tendent toutes nos façons de faire. Dès lors, changer de façon de penser et d'agir revient à chaque fois à changer d'histoires.

Être humain, c'est créer, raconter et propager des histoires en permanence, que ce soit en échangeant les dernières nouvelles avec nos collègues, en regardant les infos à la TV, en récrivant continuellement notre propre histoire à la lumière de ce qui vient juste de nous arriver, en lisant des livres, en regardant des films, en jouant à des jeux vidéo, etc.

Chacun à leur manière, des auteurs comme Krishnamurti, Viktor Frankl, Miguel Ruiz, Byron Katie ou le Dr Lewis Mehl-Madrona (pour ne citer qu'eux) ont mis en évidence la manière dont nous créons nos histoires, dont nous nous y enfermons souvent à notre insu, et dont il est aussi possible d'en changer consciemment pour changer de vie. Chacun à leur façon, ils ont transmis des clés pour que nous prenions conscience des histoires qui nous ont façonné, de celles que nous créons inconsciemment, pour que nous puissions modifier celles qui nous limitent parce qu'elles reflètent inadéquatement la réalité.

Au niveau collectif maintenant, et pas seulement individuel, si nous voulons changer le monde, comme tant de nous y aspirent aujourd'hui, face aux menaces qui pèsent sur notre avenir, il nous faut absolument changer les histoires qui gouvernent nos rapports à la Terre, aux autres et à toutes choses. Nous sommes littéralement malades des vieilles histoires auxquelles nous croyons et qu'il devient impératif de changer.

Il est beaucoup question de nos jours de « changement de paradigme ». Un paradigme, c'est précisément un ensemble d'histoires. Changer de paradigme, c'est donc changer globalement d'histoires. En biologie, en physique, en psychiatrie, en écono-

mie, en agriculture et dans l'éducation, de nouvelles histoires émergent depuis plusieurs dizaines d'années. Toutefois, on constate qu'elles peinent à s'imposer, que la plupart d'entre nous continuent de rester fidèles aux anciennes, quand bien même on sait déjà qu'elles sont inexactes et inadéquates, qu'elles ne sont que des reflets très approximatifs et incomplets de la réalité.

- Pourquoi ?

- Qu'est-ce qui fait obstacle au changement ?

C'est justement ce dont traite ce livre. Comme vous allez le découvrir en détail, il y a derrière toutes ces histoires, ces façons de penser et de faire, une Grande Histoire qui sous-tend tous les autres récits. Charles Eisenstein la nomme – entre autres appellations – l'histoire de la Séparation. C'est une histoire de dualité, d'opposition, de conflits, de luttes et de guerres, à tous les niveaux et dans tous les domaines, en nous et autour de nous. Tant que celle-ci n'aura pas changé, les autres récits qui en découlent auront de la difficulté à s'imposer et à produire les changements formidables qu'on peut en attendre.

Mais une nouvelle Grande Histoire cherche à se frayer un chemin dans nos consciences depuis un certain moment déjà. Eisenstein la nomme l'histoire de la Réunion. C'est cette histoire-là, cette idée-là, qu'il parvient à exprimer ici de la manière la plus complète et la plus aboutie à ce jour. Une histoire qui change tout.

- Comment passe-t-on de l'ancienne histoire à la nouvelle ?

- Comment la nouvelle affecte-t-elle notre façon de penser, d'aimer, d'agir et de développer nos relations, dans tous les domaines de la vie ?

- Quels sont les doutes, les peurs, les espoirs, les questions que soulève en nous très concrètement, au quotidien, la tentative de passer d'une histoire à l'autre ?

- Comment négocie-t-on l'espace entre ces deux histoires, et les immanquables allers-et-retours entre les deux, avant de parvenir à s'établir durablement dans la seconde ?

C'est à toutes ces questions et à bien d'autres que répond ce livre qui touche autant le cœur que la tête, en raison de l'humilité et de la sincérité profondes de son auteur, qui transpirent à chaque chapitre.

Une part de moi attendait ce livre depuis vingt ans, depuis que – comme d’autres – j’avais moi aussi entrevu, dans un moment d’épiphanie, ce qu’Eisenstein parvient à exprimer ici avec tant de justesse et de nuances. Depuis vingt ans, l’esprit de l’histoire qu’il développe ici est ce qui habite et influence tout ce que je m’efforce de faire à travers mes propres livres et activités.

C’est donc avec une joie profonde que je me mets au service de la diffusion de ce livre essentiel, comme je l’ai fait autrefois pour celui de Marshall Rosenberg sur la Communication NonViolente, puis ceux de don Miguel Ruiz sur les accords toltèques (qu’Eisenstein a d’ailleurs adoptés pour modérer le groupe Facebook consacré à ce livre), dont j’ai également eu la chance d’accompagner la traduction et la publication.

Un mot pour conclure : la nouvelle histoire bouscule à ce point les fondements mêmes de notre façon d’être et de vivre qu’elle nécessite un apprentissage patient et progressif... que favoriseront plusieurs relectures successives du présent opus. À l’ère de l’Homo zappiens, où tout nous invite à sauter sans cesse d’une idée à une autre, il est rare de retenir plus de 20% d’un livre à première lecture. Le lire, le relire, et le relire encore, permet à la fois d’en retenir chaque fois davantage et d’en découvrir des niveaux de profondeur impossibles à saisir à première lecture. Je vous y invite donc chaleureusement !

En vous souhaitant une magnifique découverte de ce titre essentiel à mes yeux,

De tout cœur,

Olivier Clerc

Post-scriptum : La traduction de ce livre en français était à peine finie, et les étapes suivantes de sa publication toujours en cours, que l’épidémie du coronavirus s’est déclarée à l’échelle mondiale (Charles Eisenstein lui a d’ailleurs consacré un remarquable article de fond – Le Couronnement – dans le courant du mois de mars 2020, lisible sur la section francophone de son site Internet). Si la sagesse recommande de ne pas tenter de tirer de conclusions hâtives de cet épisode pandémique, qui se poursuit à l’heure où j’écris ces lignes supplémentaires, j’ai néanmoins le sentiment que la brèche que cette situation a ouverte dans notre histoire collective peut favoriser chez un grand nombre d’entre nous une ouverture d’autant plus importante aux idées que contient

cet ouvrage et à la nouvelle histoire vers laquelle il nous invite à cheminer. Il faut bien souvent une brèche, une fêlure ou une rupture pour que la lumière pénètre, pour qu'un changement survienne, pour que du nouveau advienne. L'oisillon doit briser sa coquille pour venir au monde et déployer ses ailes. Nos croyances limitées doivent s'effondrer pour qu'une vérité plus grande nous devienne accessible.

Si, parallèlement à tous les deuils et toutes les souffrances qu'elle entraîne, la crise sanitaire mondiale actuelle favorisait l'avènement de ce « monde plus beau » auquel oeuvrent des millions de gens, depuis quelques décennies déjà, peut-être pourrions-nous y repenser rétrospectivement dans quelques années comme à un accouchement certes très douloureux, mais ayant enfin permis l'émergence de ce qui se préparait souterrainement depuis bien longtemps. On dit que le mot qui signifie « crise », en chinois mandarin, comprend deux caractères dont l'un veut dire « danger » et l'autre « opportunité ». Du point de vue chinois, donc, une crise représente à la fois un risque et une occasion de changement. Dans la crise mondiale actuelle, le danger est aujourd'hui bien visible, mais l'opportunité d'opérer des changements indispensables est également là, à portée de main. Sachons la saisir !

Olivier Clerc est l'auteur d'une vingtaine de titres, dont *La grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite* (JC Lattès), *Le Don du Pardon* (Trédaniel), *Lettres à ma prochaine incarnation* (Flammarion) et *Les quatre accords toltèques transmis à mon enfant* (Jouvence). Autrefois directeur de collections chez Jouvence, Trédaniel et Dangles, il est aussi le traducteur d'une centaine de livres d'auteurs tels que don Miguel Ruiz, Deepak Chopra, Gregg Braden, Byron Katie, Wayne Dyer, Neale Donald Walsch, Dr Stanislav Grof, etc.

SOMMAIRE ET RÉSUMÉ

LA SÉPARATION

La civilisation dans laquelle nous avons grandi et dans lequel nous vivons nous a raconté une certaine histoire du monde et de notre place dans ce monde : nous sommes des individus séparés les uns des autres et nous devons survivre en contrôlant une réalité extérieure qui nous est principalement hostile : c'est la vieille histoire, l'Histoire de la Séparation.

L'EFFONDREMENT

Cette histoire est en train de culminer dans l'absurdité et l'horreur, venant ainsi bousculer le mythe que nous allons dans la bonne direction. Cela confirme en chacun et chacune le sentiment souvent inavoué que quelque chose ne tourne pas rond et qu'autre chose est possible.

L'INTER-ÊTRE

Dans l'Histoire de l'Inter-être (un concept emprunté à Thich Nhat Hanh), tout, tous et toutes sont en interconnexion et l'univers est conscient, doté d'intelligence et s'organise autour d'une intention à laquelle nous participons. Cette nouvelle histoire peut créer un nouveau monde, au fur et à mesure que nous la laissons guider nos actes.

LE CYNISME

La première réaction est souvent de tourner la possibilité que cette histoire soit vraie en ridicule, ou bien de s'empêcher d'y croire. Elle est la résultante d'une blessure que nous, civilisés, portons tous.

LA FOLIE

Aligner ses actes sur cette nouvelle histoire peut nous faire accuser de folie. Mais n'est-il pas plus fou de continuer à croire à une vieille histoire qui emmène le monde à sa perte ?

LA FORCE

Le monde de la séparation est bâti sur l'usage de la force, physique ou psychologique, seule reconnue capable d'affecter le monde. Nos possibilités sont ainsi limitées par ce que cette histoire qualifie de "réaliste". Face aux défis immenses et insolubles auxquels nous sommes confrontés, nous allons devoir faire appel à d'autres mécanismes.

LA SCIENCE

La suprématie de la science consensuelle est rognée depuis un bon moment par l'irruption et l'utilisation pratique d'"anomalies" qui témoignent de l'existence d'autres lois de causalité, et d'une conscience présente dans la matière.

LE CLIMAT

Nous ne résoudrons pas le dérèglement climatique en s'attaquant à une molécule car sur cette planète, tous les phénomènes, humains et non-humains, sont inter-reliés. La priorité est de réveiller notre révérence pour le vivant en tant que tel et non en tant que ressource.

LE DÉSESPOIR

La route vers la nouvelle histoire passe nécessairement par le désespoir : dans la logique de la vieille histoire, nous ne savons absolument pas quoi faire devant l'ampleur et la complexité des crises auxquelles nous faisons face.

L'ESPOIR

L'espoir - différent de l'illusion - est le héraut de la nouvelle histoire, et nous pouvons lui faire confiance car dans la logique de l'inter-être, nos actes les plus humbles ont des effets dont la portée est incalculable.

LA MORPHOGENÈSE

Il n'y a pas de contradiction entre ce que nous dicte notre cœur et les gestes à poser pour transformer le monde. C'est justement parce que nous en doutons que le monde est dans l'état actuel.

LA NAÏVETÉ

Entreprendre quelque chose d'impensable demande une certaine dose de confiance aveugle. Cet état d'esprit attire les cadeaux inattendus qui permettent d'atteindre des objectifs "irréalistes".

LA RÉALITÉ

La vision d'une nouvelle réalité peut s'actualiser quand elle a été reçue et non élaborée, et quand on se met à son service en lâchant le contrôle.

LE SPIRITUEL

La spiritualité, si elle est séparée de la matière, est une échappatoire, voire un pilier du monde de la séparation. Le militantisme et la spiritualité doivent s'allier car nous avons besoin de changer à la fois le système et nos habitudes.

L'ORTHODOXIE

Alors que nous sommes en train de découvrir que la matière a des propriétés prêtées jusqu'alors à l'esprit, l'orthodoxie scientifique résiste de toute ses forces à cette hypothèse que l'univers puisse être intelligent.

LA NOUVEAUTÉ

L'Histoire de l'Inter-être n'est nouvelle que pour nous : elle est la toile de fond de nombreuses cultures autochtones et d'héritages que l'humanité transporte avec elle depuis des millénaires.

L'URGENCE

Le sentiment qu'il faut faire quelque chose, et vite, fait partie de notre vision du monde qui cherche à tout optimiser. Puisque nous sommes désemparés devant nos défis systémiques, peut-être vaut-il mieux faire une pause.

LE MANQUE

Notre culture est imprégnée d'une habitude de manque : manque d'argent, manque de ressources, manque de temps... Cette habitude conditionne nos modes de vie, notamment la consommation, et entraîne des manques réels qui sont davantage les conséquences de notre système que la cause de ses impasses.

LE FAIRE

Puisqu'il nous manque toujours quelque chose, notre culture nous condamne à constamment faire quelque chose. Ainsi les solutions que nous élaborons sont issues de l'histoire dans laquelle nous sommes imbriqués et ne font que continuer à la perpétuer.

LE NON-FAIRE

Avant d'entrer dans une nouvelle histoire, il faut passer par un espace vide, sans contrainte, où les habitudes de la vieille histoire finissent de se dissoudre et d'où la re-création peut vraiment émerger.

L'ATTENTION

Pour nous transformer, il faut commencer par... observer. L'attention a le pouvoir de dissoudre les blessures qui sous-tendent nos habitudes de séparation, et peut nous guider vers les fonctionnements qui nous mettent vraiment en joie et ne sont plus du "travail".

LA LUTTE

L'habitude de lutte élève le pénible et rabaisse le plaisant, nous empêche de faire tout ce que nous voulons sous prétexte que notre nature a besoin d'être contrôlée. Or le désir est une force de vie s'il répond à un véritable besoin.

LA DOULEUR

Que cela soit au niveau personnel ou au niveau collectif, l'impossibilité ou l'incapacité de combler un besoin nous emmène vers des substituts, qui semblent satisfaire

un temps, puis deviennent de moins en moins efficaces, et tôt ou tard, le problème remonte à la surface pour être traité.

LE PLAISIR

Retrouver le désir, le plaisir, la joie est un acte personnel et politique : le monde que nous voulons créer n'est pas un monde de restrictions mais un monde où nos véritables besoins humains sont abondamment comblés.

LE JUGEMENT

Le jugement c'est la séparation, c'est faire de l'autre quelqu'un de différent, qui a plus ou moins de qualités ou de défauts que soi-même. Or les sciences sociales prouvent qu'il n'existe pas de "méchant" : chacun agit, mû par ses circonstances extérieures et intérieures.

LA HAINE

Accuser certaines personnes d'être incorrigibles les enferme dans une histoire où la force et le contrôle sont les seuls moyens. Voir ces personnes autrement permet de leur tendre une invitation à nous rejoindre dans une autre histoire de ce que peuvent être le monde et les rapports humains.

AVOIR RAISON

Tant que la motivation sous-jacente de nos actions est le besoin d'avoir raison, ce sera l'unique résultat. Ce besoin de validation provient lui aussi de la perception du moi comme une entité séparée à la merci d'un univers hostile.

LA PSYCHOPATHIE

On accuse souvent les dirigeants du système de posséder des traits de caractères psychopathes, mais notre civilisation tout entière en souffre également. Quelles blessures et quels cadeaux cela cache-t-il ?

LE MAL

Existe-t-il vraiment un "côté obscur" de la nature humaine ? Sans se voiler la face sur les tragédies en cours partout dans le monde, pouvons-nous envisager de nous mettre à la place de chaque être humain, quel que soit ses actes ? La conviction de l'existence du Mal n'est-elle pas l'idée qui fait le plus de mal ?...

L'HISTOIRE

La vieille histoire est en train de se désagrèger car de moins en moins de personnes y croient, ce qui ouvre la voie à des événements inédits et à des victoires autrefois inenvisageables.

LA PERTURBATION

Nous construisons notre représentation du monde à partir de nos croyances. Par conséquent, on ne peut jamais vraiment convaincre quelqu'un. Pour inviter d'autres personnes dans l'Histoire de l'Inter-être, il faut agir en s'y tenant debout et en leur faisant vivre un autre scénario, inimaginable de là où elles se tiennent.

LE MIRACLE

Les miracles sont la lumière d'une réalité plus large qui traverse les brèches apparaissant à la surface de la vieille histoire. Au fur et à mesure que nous nous installions dans la nouvelle histoire, nous devenons nous-mêmes des faiseurs de miracles.

LA VÉRITÉ

Une histoire n'est jamais la vérité elle-même, mais elle peut s'y ancrer, puiser dans la source qui crée tout ce qui est. Les initiations qui jalonnent le chemin de chacun et chacune sont des mouvements de vie qui nous font sortir des rails de la vieille histoire, et nous emmènent vers de nouvelles manières d'être.

LA CONSCIENCE

L'évolution spirituelle est une entreprise collective et non un but individuel placé au dessus de tout qui se substituerait aux anciens buts matérialistes.

LE DESTIN

Va-t-on y arriver ? La nouvelle opportunité qui nous est présentée de changer de civilisation est différente de celle des années 60 : l'écologie nous attend au rendez-vous, des aînés nous ont précédé dans la tentative de tout réinventer et sont riches de leçons, et tout ce qui s'est développé en marge de la société est prêt à se déployer.

L'INITIATION

Pour choisir l'histoire dans laquelle nous voulons vivre, il suffit de choisir qui nous voulons être, sans preuve préalable. C'est là que le chemin apparaît, petit à petit, et que la magie entre en jeu. Une fois engagés dans la transformation, au fur et à mesure de nos pas, nous rencontrons celles et ceux qui sont également sortis des gardes-fous et ensemble nous construisons une autre réalité.

EXTRAIT DES TROIS PREMIERS CHAPITRES :

LA SÉPARATION

Il m'arrive d'éprouver une certaine nostalgie pour la mythologie culturelle de mon enfance : un monde où les boissons gazeuses n'étaient pas un souci, où le Super Bowl était quelque chose d'important, où l'Amérique apportait la démocratie dans le monde, où le médecin pouvait vous soigner, où la science allait améliorer la qualité de vie, et où l'on venait d'envoyer un homme sur la Lune.

La vie avait un sens. Si l'on travaillait dur, si l'on avait de bonnes notes, si l'on entrait dans une bonne université ou suivait une autre voie professionnelle, on serait heureux. Mis à part quelques exceptions malheureuses, si l'on obéissait aux règles de la société, on réussissait : si l'on suivait les tout derniers conseils des médecins, si l'on se tenait informé en lisant le New York Times, si l'on obtenait un bon diplôme, si l'on obéissait à la loi, si l'on faisait des investissements prudents, tout en restant à l'écart des Mauvaises Choses comme la drogue. Bien sûr, il y avait des problèmes, mais les scientifiques et les experts travaillaient d'arrache-pied pour les résoudre. Bientôt, une nouvelle avancée dans le domaine de la médecine, une nouvelle loi, une nouvelle méthode éducative ferait faire un bond à notre qualité de vie. Les perceptions de mon enfance faisaient partie d'une histoire que j'appelle l'Histoire du Peuple, dans laquelle le destin de l'humanité était de créer un monde parfait grâce à la science, la raison et la technologie : conquérir la nature, transcender nos origines animales et concevoir une société rationnelle.

De mon point de vue, les postulats de base de cette histoire étaient incontestables. Mon éducation, les médias et la normalité de la plupart des habitudes dans laquelle je baignais affirmaient de concert : « Tout va bien. » De nos jours, il devient de plus en plus évident que tout ceci n'était qu'une bulle bâtie sur un nombre incalculable de souffrances humaines et de dégradations de l'environnement, mais, à l'époque, il était possible de vivre dans cette bulle sans trop avoir besoin de se voiler la face. L'histoire qui m'entourait était solide. Elle maintenait facilement à la marge les données déviant de la norme.

Néanmoins, comme beaucoup d'autres personnes, je sentais que quelque chose ne tournait pas rond. Ce ressenti s'infiltrait dans les fissures de mon enfance privilégiée et protégée. Je n'ai jamais complètement accepté ce que l'on me proposait comme étant

la normalité. La vie, je le savais, aurait dû être plus joyeuse, plus vraie, davantage remplie de sens, et le monde aurait dû être plus beau. Nous n'étions pas censés détester les lundis et ne vivre que pour pouvoir profiter des week-ends et des vacances. Nous n'étions pas censés devoir lever la main pour aller faire pipi. Nous n'étions pas censés rester cloîtrés par beau temps, jour après jour.

Au fur et à mesure que mon horizon s'élargissait, je savais que des millions de gens n'étaient pas censés mourir de faim, que des armes nucléaires n'étaient pas censées être suspendues au-dessus de nos têtes, que les forêts tropicales n'étaient pas censées s'amoinrir, que les poissons et les aigles n'étaient pas censés disparaître. Je ne pouvais accepter la manière dont l'histoire dominante de ma culture traitait toutes ces questions : comme des problèmes à résoudre, distincts les uns des autres, comme des faits regrettables de la vie que l'on ne pouvait que déplorer, ou comme des sujets tabous que l'on taisait et qu'il valait mieux ignorer.

Pourtant, à un certain niveau, nous ne sommes pas dupes. Nous avons du mal à formuler clairement cette prise de conscience, et nous l'exprimons donc indirectement, au travers d'une rébellion secrète ou manifeste. L'addiction, l'autosabotage, la procrastination, la paresse, la colère, la fatigue chronique et la dépression sont autant de moyens par lesquels nous nous empêchons de participer pleinement au programme de vie que l'on nous a présenté. Quand l'esprit conscient ne trouve pas de raison de dire non, l'inconscient dit non à sa manière. Nous sommes de plus en plus nombreux à ne plus supporter de rester dans la « vieille normalité ».

Ce récit de la normalité s'effondre également d'un point de vue systémique. Nous vivons aujourd'hui une époque de transition entre deux mondes. Les institutions qui nous ont portés au travers des siècles ont perdu leur vitalité. Nous avons de plus en plus besoin de regarder ailleurs pour prétendre qu'elles sont durables. Nos systèmes financiers, politiques, énergétiques, éducatifs et bien d'autres, ne prodiguent plus les bénéfices qu'ils fournissaient (ou semblaient fournir) autrefois. Leur promesse utopique, si inspirante il y a un siècle, s'éloigne irrémédiablement. Nous sommes à présent des millions à le savoir : nous prenons de moins en moins la peine de faire semblant. Pourtant, nous semblons incapables de changer, incapables même de cesser de participer à la course de la civilisation industrielle vers l'abîme.

Dans mes ouvrages précédents, j'ai présenté un recadrage de ce processus, en décrivant l'évolution culturelle de l'humanité comme un récit de croissance, suivi d'une crise, suivie d'un effondrement, suivie d'une renaissance : l'émergence d'un nouveau type de civilisation, un Âge de Réunion après un Âge de Séparation. Les changements profonds ne se produisent peut-être qu'au travers d'effondrements. C'est certaine-

ment le cas pour bon nombre d'entre nous au niveau personnel. Vous savez peut-être intellectuellement que votre style de vie n'est pas tenable et que vous devriez changer vos habitudes. « Oui, oui, je sais que je dois arrêter de fumer. Faire du sport. Cesser de vivre à crédit... »

Mais combien changent vraiment sans un réveil brutal ou, plus souvent, une série de réveils brutaux ? En effet, nos habitudes sont incrustées dans une manière d'être qui inclut toutes les facettes de notre vie. D'où le dicton : « On ne peut changer quoi que ce soit sans tout changer. »

C'est également vrai au niveau collectif. Au fur et à mesure que nous prenons conscience de ce que tous nos systèmes sont interconnectés, nous constatons que nous ne pouvons pas, par exemple, changer les technologies qui produisent notre énergie sans changer le système économique qui les soutient. Nous réalisons également que toutes nos institutions reflètent nos perceptions fondamentales du monde, nos idéologies cachées et nos systèmes de croyances. En ce sens, on peut dire que la crise écologique est – comme toutes nos crises – une crise spirituelle. Je veux dire par là qu'elle touche notre humanité dans tous ses aspects, jusqu'à ses fondations mêmes.

Et que trouve-t-on au juste, au niveau des fondations ? Qu'est-ce que j'entends par « une transition entre deux mondes » ? À la base de notre civilisation se trouve une histoire, une mythologie. Je l'appelle l'Histoire du Monde ou l'Histoire du Peuple : une matrice de récits, de contrats et de systèmes symboliques, constituée par les réponses que notre culture a apportées et apporte encore aux questions les plus essentielles de la vie...

- Qui suis-je ?
- Pourquoi les choses se produisent-elles ?
- Quel est le but de la vie ?
- Qu'est-ce que la nature humaine ?
- Qu'est-ce qui est sacré ?
- Qui sommes-nous en tant que peuple ?
- D'où venons-nous et où allons-nous ?

Notre culture y répond plus ou moins comme suit. Je vais présenter une formulation absolue de ces réponses, de cette Histoire du Monde, bien qu'en réalité celle-ci n'ait jamais véritablement prédominé entièrement, alors même qu'elle atteignait son apogée au siècle dernier. Vous constaterez peut-être que certaines réponses sont obsolètes du point de vue scientifique, mais cette science dépassée datant des XIX^e et XX^e siècles

modèle encore notre vision de ce qui est réel, possible et réaliste. La nouvelle physique, la nouvelle biologie et la nouvelle psychologie commencent à peine à infiltrer nos modes de fonctionnement. Voici donc les anciennes réponses.

Qui êtes-vous ? Vous êtes un individu séparé entouré d'autres individus séparés dans un univers qui est aussi séparé de vous. Vous êtes une particule cartésienne de conscience qui regarde le monde par les yeux d'un robot de chair, programmé par ses gènes pour maximiser son intérêt personnel reproductif. Vous êtes une bulle de psychologie, un esprit (issu ou non d'un cerveau) séparé des autres esprits et séparé de la matière. Ou bien vous êtes une âme prisonnière de la chair, séparée du monde et séparée des autres âmes. Ou encore vous êtes une masse, un agglomérat de particules qui fonctionne selon les lois impersonnelles de la physique.

Pourquoi les choses se produisent-elles ? Les forces impersonnelles de la physique agissent là encore sur un substrat de matière générique fait de particules fondamentales. Tous les phénomènes sont le résultat de ces interactions déterminées par les mathématiques. L'intelligence, l'ordre, le sens et l'intention ne sont que des illusions. Derrière tout ce qui se produit, on ne trouve qu'un ramassis de forces et de masses sans raison d'être. Tout phénomène, tout mouvement, toute vie est le résultat de la somme de forces agissant sur des objets.

Quel est le but de la vie ? Il n'y a aucun but, seulement des causes. L'univers est fondamentalement aveugle et inerte. La pensée n'est qu'une impulsion électrochimique ; l'amour n'est qu'une cascade d'hormones qui réorganise le câblage de notre cerveau. Le seul but de la vie (hormis celui que nous lui donnons) est simplement de vivre, de survivre et de se reproduire, de maximiser son intérêt individuel rationnel. Puisque nous sommes fondamentalement séparés les uns des autres, mon intérêt personnel se satisfait très probablement au détriment du vôtre. Tout ce qui n'est pas nous-mêmes est, au mieux, indifférent à notre bien-être et au pire, y est hostile.

Qu'est-ce que la nature humaine ? Pour nous protéger de cet univers inhospitalier fait d'individus en compétition les uns avec les autres et de forces impersonnelles, nous devons exercer le maximum de contrôle. Nous recherchons donc tout ce qui alimente ce but, comme l'argent, le statut social, la sécurité, l'information et le pouvoir – toutes ces choses dont nous disons qu'elles sont « matérielles ». À la base même de notre nature, de nos motivations et de nos désirs se trouve ce que l'on ne peut appeler autrement que le Mal. C'est ainsi que l'on caractérise une personne qui maximise sans pitié son intérêt personnel.

Par conséquent, qu'est-ce qui est sacré ? Puisque la poursuite aveugle et sans pitié de notre intérêt personnel n'est pas un comportement social, il faut surmonter notre

programmation biologique et poursuivre des « buts élevés ». Une personne sainte ne succombe pas aux désirs de la chair. Il ou elle choisit le chemin du renoncement, de la discipline, et s'élève ainsi dans les royaumes de l'âme ou – dans les versions séculaires de cette quête – dans le royaume de la raison et de l'intellect, de la morale et de l'éthique. Pour les personnes religieuses, le sacré n'est pas de ce monde ; l'âme est séparée du corps et Dieu vit loin au-dessus de la Terre. En dépit de leur opposition de surface, la science et la religion sont d'accord sur ce point : le sacré n'est pas de ce monde.

Qui sommes-nous en tant que peuple ? Nous sommes un animal à part, le point culminant de l'évolution, doté d'un cerveau qui permet le transfert à la fois génétique et culturel d'informations. Nous sommes uniques, au sens où nous avons (du point de vue religieux) une âme ou (du point de vue scientifique) un esprit rationnel. Dans notre univers mécanique, nous seuls possédons la conscience et les moyens de façonner le monde à notre guise. La seule limite à notre capacité de le faire est la puissance que nous sommes capables de produire et la précision avec laquelle nous pouvons l'exercer. Plus nous sommes capables d'agir ainsi, meilleure est notre situation dans ce monde indifférent et hostile, et plus nous vivons dans le confort et la sécurité.

D'où venons-nous et où allons-nous ? Au départ, nous étions des animaux nus et ignorants, à peine capables de survivre. Nos vies étaient désagréables, brutales et de courte durée. Heureusement, grâce à notre cerveau volumineux, la science a remplacé la superstition et la technologie a pris la place des rituels. Nous nous sommes élevés pour devenir les seigneurs et maîtres de la nature en domestiquant les animaux et les plantes, en maîtrisant les forces naturelles, en triomphant des maladies, en révélant les secrets les plus intimes de l'univers. Notre destin est d'achever cette conquête : de nous libérer du travail, de la maladie, de la mort elle-même, de nous élever vers les étoiles et de laisser la nature loin derrière nous.

Tout au long de ce livre, j'appellerai tantôt cette vision du monde : l'Histoire de la Séparation, la vieille histoire, ou bien parfois ses dérivés : l'Histoire de l'Élévation, le programme de contrôle, et ainsi de suite.

Les réponses à ces questions varient suivant les cultures, mais elles nous imprègnent tellement que nous les avons toujours vues comme étant la réalité elle-même. Ces réponses sont aujourd'hui en train de changer, ainsi que tout ce qui en découle, autrement dit, toute notre civilisation. Voilà pourquoi nous avons parfois l'impression vertigineuse que le monde entier s'effondre. En voyant ce qui nous semblait si réel, si concret et si solide se vider de sa substance, nous sommes comme face à un abysse.

Que va-t-il se passer ? Qui suis-je ? Qu'est-ce qui importe ? Quel est le but de la vie ? Comment puis-je être un agent efficace de la guérison ? Les anciennes réponses s'estompent au fur et à mesure que l'Histoire du Peuple qui y répondait jusqu'alors se désagrège autour de nous.

Ce livre est un guide pour sortir de cette vieille histoire, pour traverser l'espace vide entre les histoires et pénétrer dans une nouvelle histoire. Il s'adresse au lecteur en tant que sujet de cette transition au niveau personnel, et en tant qu'agent de la transition, pour les autres, pour notre société et pour notre planète.

Tout comme la crise actuelle, la transition à laquelle nous faisons face remet en question toutes nos fondations. Intérieurement, il s'agit d'une véritable transformation de l'expérience d'être en vie. Extérieurement, ce n'est rien de moins qu'une authentique transformation du rôle de l'humanité sur la planète Terre.

Ce livre, je ne l'offre pas en prétendant avoir moi-même effectué cette transition. Loin de là. Je n'ai pas plus d'autorité pour écrire ce livre que n'importe quel homme ou femme. Je ne suis ni un avatar ni un saint, je ne canalise pas de maîtres ascensionnés ni d'extraterrestres, je ne dispose pas de pouvoir psychiques inhabituels et je ne suis pas un génie, je n'ai pas traversé de difficultés ou d'épreuves particulières, je n'ai pas spécialement de pratique spirituelle approfondie ni de formation chamanique. Je suis un homme ordinaire. Vous devrez donc appréhender mon message sur la base de son seul mérite.

Et si mes mots remplissent leur mission, qui est de servir de catalyseur à une nouvelle étape, petite ou grande, vers ce monde plus beau que notre cœur sait possible, le fait que je sois tout à fait ordinaire n'a plus d'importance. Au contraire, cela souligne combien nous tous, humains ordinaires, sommes proches d'une profonde transformation de notre conscience et de notre manière d'être. Car si moi, qui suis un homme ordinaire, je peux m'en rendre compte, nous le pouvons tous.

L'EFFONDREMENT

Le royaume de Dieu est pour ceux qui ont le cœur brisé. – Fred Rogers

Cette transition entre deux mondes est effrayante, mais également séduisante. Avez-vous déjà développé une addiction à des sites Internet qui peignent tout en noir, auxquels on se connecte chaque jour pour découvrir les dernières preuves que l'effondrement est pour bientôt, quitte à être presque déçu que le pic pétrolier ne se soit pas manifesté en 2005, ou que le système financier ne se soit pas écroulé en 2008 ? (Pour ma part, il me reste des inquiétudes à propos du bug de l'an 2000.) Regardez-vous l'avenir empli d'un mélange d'effroi et d'anticipation positive ? Quand une grande crise se profile, qu'il s'agisse d'un ouragan ou d'une crise financière, est-ce qu'une part de vous se dit : « Allons-y ! » avec l'espoir qu'elle nous libérera de notre emprisonnement collectif dans un système qui ne sert plus personne (même pas ses élites) ?

Il est assez naturel de craindre ce que l'on désire le plus. Nous désirons dépasser l'Histoire du Monde qui nous a rendus esclaves et qui assassine véritablement la planète. Et en même temps, nous craignons ce que la fin de cette histoire apportera dans son sillage : la disparition de presque tout ce qui nous est familier.

Que vous le redoutiez ou non, tout cela est déjà à l'œuvre. Depuis mon enfance dans les années 1970, notre Histoire du Peuple s'est érodée à un rythme accéléré. De plus en plus de personnes en Occident ne croient plus que la civilisation soit foncièrement sur la bonne voie. Même ceux qui ne remettent pas encore explicitement en question ses principes fondamentaux semblent s'en être lassés. Une couche de cynisme, doublée d'une conscience hipster, a fait taire notre sincérité. Ce qui nous semblait tellement réel – par exemple tel élément du programme d'un parti politique – est aujourd'hui disséqué au travers de plusieurs macrofiltres qui l'analysent en termes d'image et de message. Nous sommes tels des enfants devenus trop grands pour une histoire qui nous passionnait plus jeunes, et désormais conscients qu'il ne s'agissait que d'une histoire.

Dans le même temps, une nouvelle série de données extérieures a bouleversé cette histoire. L'exploitation des énergies fossiles, le miracle des produits chimiques en agriculture, les méthodes d'ingénierie sociale et de science politique dédiées à la création d'une société plus juste et plus rationnelle : tous ont failli à leur promesse et ont entraîné des conséquences qui, ensemble, menacent la civilisation. On ne peut tout simplement plus croire que les scientifiques maîtrisent le cours des événements. De

même, on ne peut davantage croire que la marche en avant de la raison fera advenir l'utopie sociale.

Aujourd'hui, on ne peut plus ignorer la dégradation de plus en plus sérieuse de la biosphère, le malaise du système économique, le déclin de la santé humaine, ni la persistance, et même l'accroissement, de la pauvreté et des inégalités dans le monde. On pensait que les économistes allaient remédier à la pauvreté, que les professionnels des sciences politiques allaient combler les injustices, que les chimistes et les biologistes allaient réparer les dommages environnementaux ; le pouvoir de la raison aurait le dessus et on adopterait des mesures sensées. Je me souviens avoir vu dans le National Geographic, au début des années 1980, des cartes montrant le déclin de la forêt tropicale. Je les regardais avec un mélange d'effroi et de soulagement : soulagement, car au moins les scientifiques et tous les lecteurs de National Geographic étaient à présent conscients du problème et quelque chose serait donc certainement fait pour y remédier.

Mais rien n'a été fait. Le déclin des forêts tropicales s'est accéléré, comme presque toutes les autres menaces environnementales dont nous avons connaissance dès 1980. Notre Histoire du Peuple continuait d'avancer lourdement sur la lancée, portée par l'élan des siècles, mais à chaque décennie, le vide en son cœur se creusait davantage, un phénomène sans doute initié par le massacre à l'échelle industrielle de la Première Guerre mondiale. Dans mon enfance, nos systèmes idéologiques et nos médias protégeaient encore cette histoire, mais au cours des trente dernières années, les irruptions de la réalité ont perforé son enveloppe protectrice et érodé son infrastructure. Nous ne croyons plus nos élites, ceux qui nous racontent encore cette histoire.

Nous avons perdu la vision de l'avenir qui était la nôtre. La plupart des gens n'en ont plus aucune. C'est quelque chose de nouveau dans notre société. Il y a cinquante ou cent ans, la plupart des gens s'accordaient sur les grandes lignes de l'avenir. Nous croyions connaître la direction prise par la société. Même les marxistes et les capitalistes s'accordaient sur ses principes de base : un paradis de loisirs artificiels et d'harmonie sociale, né de l'ingénierie, où la spiritualité serait soit abolie, soit reléguée dans un coin de notre vie, en général le dimanche, et dénuée de toute influence sur l'aspect matériel des choses. Bien sûr, certains contestaient cette vision, mais globalement tout le monde était d'accord.

Comme un animal face à la mort, quand une histoire touche à sa fin, les soubresauts de son agonie prennent l'allure d'un simulacre de vie exagéré. Aussi voyons-nous aujourd'hui la domination, la conquête, la violence et la séparation poussées jusqu'à l'absurde, révélant tout ce qui était jusqu'alors caché et diffus. En voici quelques exemples...

- Des villages au Bangladesh où la moitié de la population n'a plus qu'un seul rein après avoir vendu l'autre sur le marché noir des organes, en général pour rembourser des dettes. On voit ici se manifester, au sens le plus littéral, la conversion de la vie en argent qui sous-tend tout notre système économique.
- Des prisons en Chine où les détenus sont forcés de passer quatorze heures par jour à jouer à des jeux vidéo en ligne pour accumuler des points d'expérience pour des personnages virtuels que les dirigeants des prisons revendent ensuite à des adolescents occidentaux. On observe ici, sous sa forme la plus extrême, la souffrance et l'exploitation sur laquelle sont construits nos fantasmes.
- Des personnes âgées au Japon, à qui la famille n'a pas de temps à consacrer, qui reçoivent donc la visite de « relations » professionnelles qui font semblant d'être des membres de la famille. C'est le reflet de la dissolution des liens qui unissent la communauté et la famille et qui sont ici remplacés par l'argent.

Bien sûr, tout ceci n'est rien comparé à la litanie d'horreurs qui jalonnent l'histoire et se poursuivent de nos jours de manière endémique. Les guerres, les génocides, les viols collectifs, les ateliers clandestins, les mines, l'esclavage. En y regardant de plus près, celles-ci n'en sont pas moins absurdes. Le sommet de l'absurdité est que nous sommes encore en train de fabriquer des bombes à hydrogène et des munitions à base d'uranium appauvri à une époque où la planète court un tel danger que nous devrions unir nos efforts, et vite, pour que la civilisation ait un quelconque espoir de survivre. L'absurdité de la guerre n'a jamais échappé à ceux d'entre nous qui sont les plus sensibles, mais d'une manière générale, nous avons autrefois des récits qui cachaient ou normalisaient l'absurde, et par conséquent, qui protégeaient l'Histoire du Monde de toute perturbation.

Parfois, un événement se produit de si absurde, de si affreux, ou de si manifestement injuste qu'il perce ces protections et pousse les gens à remettre en question la majeure partie de ce qu'ils tenaient pour acquis. Ces événements sont l'occasion d'une crise culturelle. Malheureusement, la plupart du temps, la mythologie dominante s'en remet rapidement en incorporant l'événement à ses propres récits. La famine en Éthiopie se transforma en enjeu sur l'aide à apporter aux pauvres enfants noirs qui n'avaient pas la chance de vivre dans des pays « développés » comme les nôtres. Le génocide rwandais se mua en réflexion sur la sauvagerie des Africains et la nécessité d'une intervention humanitaire. Quant à l'holocauste nazi, il devint un questionnement sur le

potentiel triomphe du Mal et la nécessité de l'arrêter. Toutes ces interprétations contribuent, à différents degrés, à la vieille Histoire du Peuple : nous sommes bel et bien en train de nous développer, la civilisation est sur la bonne voie, tout ce qui est bon est le résultat d'une saine dose de contrôle. Mais aucune d'elles ne peut soutenir un examen minutieux : dans les deux premiers exemples, elles masquent les causes coloniales et économiques de la famine et du génocide, qui ont d'ailleurs toujours cours. Dans le cas de l'holocauste, l'explication par le Mal dissimule la participation massive de personnes ordinaires, de gens comme vous et moi. Sous ces récits couve un certain malaise, le sentiment que, dans le monde, quelque chose va sérieusement de travers.

L'année 2012 s'est achevée par un événement certes local, mais de nature à saborder l'histoire : le massacre de Sandy Hook¹. En nombre de victimes, c'était une petite tragédie : bien plus d'enfants, tout aussi innocents, ont péri sous les frappes des drones américains cette année-là, ou sont morts de faim cette semaine-là, que ceux qui furent abattus à Sandy Hook. Mais Sandy Hook a transpercé les mécanismes de défense qui servent à préserver la fiction selon laquelle le monde va à peu près bien. Aucun récit ne pouvait intégrer cette absurdité absolue ni réprimer la prise de conscience que se révélait là quelque chose de profondément malsain.

Lors de cette tragédie, nous n'avons pu nous empêcher de voir le visage des victimes dans ceux des enfants autour de nous, ni de nous identifier à l'angoisse de leurs parents. J'imagine que, l'espace d'un instant, nous avons tous ressenti la même chose. Nous étions en contact avec l'évidence de l'amour et du deuil, une vérité bien au-delà de n'importe quelle histoire.

Après ce bref instant, tout le monde s'est dépêché de donner un sens à l'événement, en l'incluant dans un récit centré sur le contrôle des armes à feu, les troubles psychologiques ou la sécurité des établissements scolaires. Sauf que, au fond, personne ne croit que ces réponses touchent réellement le cœur du sujet. Sandy Hook est une donnée anormale qui détricote tout le récit actuel : le monde n'a plus aucun sens. On tente d'expliquer ce qu'il signifie, mais aucune explication ne semble suffisante. On peut continuer à prétendre que ce qui est normal l'est encore, mais nous avons là l'un de ces événements de type « fin du monde » qui démantèlent la mythologie même de notre culture.

Qui aurait pu prévoir, deux générations avant, alors que l'histoire du progrès était encore si puissante, que le XXI^e siècle serait une époque de massacres dans les écoles, d'obésité endémique, d'endettement croissant, d'insécurité généralisée, de concentration aggravée des richesses, de faim dans le monde omniprésente et d'une dégradation de l'environnement menaçant jusqu'à la survie même de la civilisation ? Le monde

¹ Tuerie survenue le 14 décembre 2012, causant 28 morts dont 20 enfants, dans une école primaire du village de Sandy Hook (Connecticut, USA).

était censé s'améliorer. Nous étions censés devenir plus riches, plus éclairés. La société était censée progresser. Est-ce que le plan de sécurité renforcée² est vraiment ce à quoi on peut aspirer de mieux ? Où sont passées les visions d'une société sans verrou, sans pauvreté et sans guerre ? Ces choses sont-elles hors de portée de nos prouesses technologiques ? Pourquoi les visions d'un monde plus beau, qui semblaient si proches au milieu du XXe siècle, apparaissent-elles à présent à ce point hors d'atteinte que tout ce à quoi l'on peut aspirer désormais est de survivre dans un monde toujours plus compétitif, toujours plus détérioré ? Il est clair que nos histoires ont échoué. Est-ce trop demander que de vouloir vivre dans un monde où nos talents bénéficient au plus grand nombre ? Où nos activités quotidiennes contribuent à la guérison de la biosphère et au bien-être des autres ? Nous avons besoin d'une Histoire du Peuple – une histoire vraie, qui ne soit pas un fantasme – dans laquelle un monde plus beau serait à nouveau possible.

Plusieurs penseurs visionnaires ont proposé des versions d'une telle histoire, mais aucune n'est encore devenue la véritable Histoire du Peuple, c'est-à-dire un ensemble de pactes et de récits qui donne un sens au monde et coordonne l'activité humaine en vue de son épanouissement. Nous ne sommes pas encore tout à fait prêts pour une telle histoire, parce que l'ancienne, bien qu'en lambeaux, conserve encore de vastes pans intacts. Et même quand ceux-ci se décomposeront, nous aurons encore à traverser, nus, l'espace entre les histoires. Dans les temps troublés qui s'annoncent, nos modes familiers d'action, de pensée et d'être n'auront plus aucun sens. On ne saura pas ce qui se passe, ce que cela signifie, ni même si tout cela est réel. Certaines personnes sont déjà dans cet espace intermédiaire.

J'aimerais pouvoir affirmer que je suis prêt pour une nouvelle Histoire du Peuple, mais bien que je fasse partie de ses nombreux tisserands, je ne peux encore habiter pleinement ce nouvel habit. Pendant que je décris le monde qui pourrait advenir, quelque chose au fond de moi en doute et le rejette, et sous la surface du doute se trouve quelque chose qui fait mal. La désintégration de la vieille histoire est pareille à un processus de guérison qui révèle les anciennes blessures cachées sous son étoffe et les expose à la lumière guérissante de la conscience. Je suis certain que, parmi ceux qui lisent ces lignes, nombreux sont ceux qui ont traversé ce genre de moment où les illusions qui faisaient façade, les anciennes justifications et rationalisations, les vieilles histoires se sont désagrégées. Des événements comme le massacre de Sandy Hook permettent d'amorcer un processus similaire au niveau collectif. Les ouragans, les crises économiques, les effondrements politiques font de même. D'une manière ou d'une autre, l'obsolescence de notre ancienne mythologie est mise à nu.

² NdT : Vigipirate américain.

Quelle est donc cette chose qui fait mal et qui se traduit par le cynisme, le désespoir ou la haine ? Si elle n'est pas guérie, peut-on espérer créer un quelconque avenir qui ne nous remette pas face à cette blessure ? Combien de révolutionnaires ont recréé dans leurs organisations ou leurs pays les institutions d'oppression qu'ils avaient justement cherché à renverser ? Isoler l'extérieur de l'intérieur n'est possible que dans la vieille Histoire de la Séparation. Au fur et à mesure que cette histoire s'écroule, on constate que l'un reflète nécessairement l'autre. On voit bien qu'il faut réunifier les fils trop longtemps dissociés de la spiritualité et du militantisme.

Gardez à l'esprit, pendant que je décris au chapitre suivant les éléments d'une nouvelle Histoire du Peuple, que, à partir de là où nous sommes aujourd'hui, nous avons un terrain bien accidenté à traverser pour y parvenir. Si ma description de l'Histoire de l'Inter-être, c'est-à-dire la réunion de l'humanité et de la nature, de soi et de l'autre, du travail et du jeu, de la discipline et du désir, de la matière et de l'esprit, de l'homme et de la femme, de l'argent et du don, de la justice et de la compassion, et de tant d'autres polarités, vous semble idéaliste ou naïve, si elle éveille en vous du cynisme, de l'impatience ou du désespoir, je vous en prie, ne repoussez pas ces sentiments. Ils ne constituent pas des obstacles à dépasser (ce qui ferait encore partie de l'ancienne Histoire du Contrôle). Ce sont des portes qui nous conduisent à pouvoir habiter pleinement la nouvelle histoire, et à la puissance décuplée au service de la transformation que celle-ci procure.

Nous ne disposons pas encore d'une nouvelle histoire. Chacun et chacune d'entre nous a conscience de certains éléments de sa trame, qui se trouvent par exemple dans une grande part de ce que l'on désigne aujourd'hui comme alternatif, holistique ou écologique. Ici et là, apparaissent des motifs, des dessins, des parties émergentes de cette nouvelle étoffe. Mais les nouveaux mythes n'ont pas encore pris forme. Nous allons résider quelque temps dans « l'espace entre les histoires ». C'est un moment très précieux, certains le disent même sacré. Dans cet espace, nous sommes en contact avec le réel. Chaque catastrophe met à nu la réalité qui sous-tend nos récits. La terreur d'un enfant, le deuil d'une mère, l'honnêteté d'avouer ne pas connaître le pourquoi des choses. En de tels moments, notre humanité assoupie s'éveille à mesure que nous nous venons en aide les uns aux autres, d'être humain à être humain, et que nous découvrons qui nous sommes vraiment. Voilà ce qui se produit inmanquablement, chaque fois qu'un malheur survient, avant que les anciennes croyances, idéologies et politiques ne reprennent la main. Aujourd'hui, les tragédies et les contradictions se succèdent de manière si rapprochée que l'histoire n'a pas le temps de s'en remettre. C'est à cela que ressemble la naissance à une nouvelle histoire.

L'INTER-ÊTRE

À vrai dire je ne suis pas certain d'exister. Je suis tous les écrivains que j'ai lus, toutes les personnes que j'ai rencontrées, toutes les femmes que j'ai aimées ; toutes les villes que j'ai visitées. – Jorge Luis Borges

Les militants des différentes causes, qu'elles soient politiques, sociales ou spirituelles, commencent à reconnaître qu'entre eux existe une forme d'alliance. L'acupuncteur et le sauveur de tortues de mer seraient peut-être incapables d'expliquer ce qui leur souffle : « Nous sommes au service de la même chose », mais c'est bien ce qu'ils font. Ils sont tous les deux au service de l'Histoire du Peuple en train d'émerger, histoire qui est la mythologie fondatrice d'un nouveau type de civilisation.

Je l'appellerai alternativement l'Histoire de l'Inter-être, l'Âge de la Réunion, l'âge écologique, le monde du don. Elle propose une série très différente de réponses aux questions fondamentales de la vie. Voici certains des principes de cette nouvelle histoire.

- Mon être participe de votre être et de tous les êtres. Cela va au-delà de l'interdépendance : notre existence même est relationnelle.
- Par conséquent, ce que nous faisons à l'autre, nous le faisons à nous-mêmes.
- Chacun et chacune d'entre nous a un don unique et essentiel à offrir au monde.
- Le but de la vie est d'exprimer nos dons.
- Chaque acte est important et affecte le cosmos.
- Nous sommes fondamentalement non séparés les uns des autres, de tous les êtres et de l'univers.
- Chaque personne que nous rencontrons et chaque expérience que nous vivons reflète quelque chose de nous-mêmes.
- Le destin de l'humanité est de retrouver pleinement sa place dans la tribu du vivant sur Terre et d'utiliser ses dons spécifiques pour le bien-être et le développement de tous.
- Le sens, la conscience et l'intelligence sont des propriétés intrinsèques de la matière et de l'univers.

La majeure partie de ce livre exposera dans le détail l'Histoire de l'Inter-être. Plus nous partageons ce type de connaissances entre nous, plus elles nous donnent de force et moins nous sommes seuls. Cette histoire n'exige pas de renoncer à la science, car la science subit pareillement des changements de paradigme. Elle ne demande pas de renoncer à gagner son pain, car en ayant confiance dans le principe du don, on découvre des sources de subsistance insoupçonnées. Elle ne demande pas de se couper de tous ceux qui nous entourent, car de plus en plus de personnes vivent à partir de cette nouvelle histoire, chacune à sa manière, ce qui crée un sentiment de camaraderie de plus en plus fort. Et elle ne signifie pas non plus tourner le dos au monde encore embourbé dans la Séparation, car depuis la nouvelle histoire, on accède à des moyens puissants et nouveaux d'opérer le changement.

Le précepte fondamental de la nouvelle histoire est que nous sommes non séparés de l'univers et que notre être participe à l'être de tous et de tout ce qui existe. Pourquoi devrions-nous croire une telle chose ? Commençons par le plus évident : cet Inter-être est quelque chose que l'on peut ressentir. Pourquoi avons-nous mal quand nous entendons qu'une autre personne a subi un malheur ? Pourquoi sommes-nous touchés quand nous entendons parler de l'extinction massive des barrières de corail et voyons leurs squelettes décolorés ? Parce que, littéralement, cela nous arrive à nous-mêmes, à notre être étendu. Le moi séparé se demande : « Comment cela peut-il m'affecter ? » Cette douleur n'est pas rationnelle. On pourrait être tenté de l'écarter comme, disons, la fausse note d'un circuit d'empathie, génétiquement programmé pour protéger ceux qui partagent notre ADN. Mais alors pourquoi s'étend-elle aussi facilement à des étrangers, et même aux autres espèces ? Pourquoi désirons-nous aussi intensément servir le bien-être de tous ? Pourquoi, une fois que l'on a atteint un maximum de sécurité et de confort, nous sentons-nous encore insatisfaits ? Assurément, comme peut le révéler une brève introspection, notre désir d'aider ne provient pas d'un calcul rationnel selon lequel cette injustice-ci ou ce désastre écologique-là menacera un jour notre propre bien-être. La douleur est plus directe, plus viscérale que ça. Ça nous fait mal parce que c'est littéralement à nous-mêmes que cela arrive.

La science de la séparation fournit une autre explication de ce qu'elle appelle « le comportement altruiste » : peut-être est-ce une sorte de parade d'accouplement destinée à exhiber devant les partenaires potentiels une « qualité phénotypique » (on montre que l'on est tellement « fort » que l'on peut gaspiller des ressources en les distribuant à d'autres). Mais cette explication repose sur une hypothèse non vérifiée qui est un autre présupposé du point de vue de la séparation : la rareté des occasions d'accouplement et la compétition entre partenaires disponibles. Or, comme exposé dans des livres tel *Sex at Dawn*³, l'anthropologie a découvert que cette perspective sur la vie primitive est

³ Ryan Christopher et Jethá Cacilda, *Sex at Dawn : How We Mate, Why We Stray, and What It Means for Modern Relationships*, HarperCollins, 2010.

une projection de notre propre expérience sociale plutôt qu'une description exacte de la vie des chasseurs-cueilleurs, qui était une vie communautaire. Une explication plus élaborée s'appuie sur un calcul de la théorie des jeux qui chiffre les avantages relatifs qu'il y aurait à être un individu qui rend la pareille, de manière forte, de manière faible, etc., dans des situations de dépendance mutuelle⁴. Les théories de ce genre se rapprochent d'une biologie de l'évolution de l'Inter-être, car elles déconstruisent l'idée que l'« intérêt individuel » existe indépendamment de l'intérêt d'autrui.

Le désir de servir quelque chose qui transcende le moi séparé et la douleur que l'on éprouve devant la souffrance des autres sont les deux faces de la même pièce. Tous deux témoignent de notre « inter-être-té ». La science émergente qui cherche à les expliquer, qu'elle fasse appel aux neurones miroirs, au transfert horizontal de gènes, à l'évolution des groupes, aux champs morphiques ou à quelque chose de plus éloigné de nos conceptions habituelles, n'aboutit pas à la conclusion qu'elles n'existent pas. Au contraire, elle met en valeur un principe global de connexion ou, oserai-je dire, d'unité. La science commence à confirmer ce que nous avons toujours su intuitivement : nous sommes davantage que ce qu'on nous a dit. Nous ne sommes pas simplement un ego dans une enveloppe de peau, une âme enfermée dans de la chair. Nous sommes l'un l'autre et nous sommes le monde.

Notre société fonctionne majoritairement dans le déni de cette vérité. C'est seulement en intercalant des œillères idéologiques et systémiques entre nous et les victimes de la civilisation industrielle que nous supportons de continuer ainsi. Peu d'entre nous voleraient de leur main le dernier morceau de pain d'un enfant affamé ou kidnapperaient sa mère sous la menace d'une arme pour l'envoyer travailler dans une usine textile. Pourtant, par nos seules habitudes de consommation et notre participation à l'économie, nous commettons chaque jour des actes équivalents. Et tout ce que le monde subit, nous le subissons aussi. Comme nous sommes loin des forêts qui meurent, des travailleurs démunis, des enfants affamés, nous ne connaissons pas la source de notre douleur, mais ne vous y trompez pas : ce n'est pas parce que nous en ignorons la source que nous ne la ressentons pas. Quiconque commet un acte de violence directe le ressent, et quand elle se rend compte de ce qu'elle a fait, elle éprouve du remords, un mot qui signifie littéralement « mordre en retour ». Même le seul fait d'être témoin d'un tel acte est douloureux. Pourtant, la plupart d'entre nous n'éprouvent pas de remords face, par exemple, aux dommages écologiques que provoque au Brésil l'extraction des terres rares de nos téléphones portables. La douleur causée par ces actions, ainsi que par toutes les violences invisibles de la Machine de la civilisation industrielle, est plus diffuse. Elle imprègne si intégralement notre vie que nous savons à peine à quoi ressemble le fait de se sentir bien. On goûte parfois à un instant de répit, que ce soit par

⁴ Pour un bon exemple de ce type de raisonnement, voir Fehr Ernst et Fischbacher Urs, « *The nature of Human altruism* », *Nature*, october 23, 2003, vol. 425, pp. 785-791.

l'intermédiaire de la grâce, à l'aide de drogues ou lorsqu'on est amoureux, et dans ces moments-là, on est certain que c'est à cela que devrait ressembler le fait de se sentir en vie. Toutefois, nous restons rarement dans ces états car nous sommes constamment plongés dans un océan de douleur.

Notre situation est similaire à celle de cette petite fille qui fut amenée par sa mère à l'une de mes amies chiropractrice. Sa mère lui dit : « Je crois que ma fille a un problème. Elle est très sage et très réservée, mais je ne l'ai jamais entendue rire. Elle sourit même très rarement. »

Mon amie examina cette petite fille et découvrit un mauvais alignement de sa colonne vertébrale qui, selon elle, devait constamment lui infliger une épouvantable migraine. Heureusement, c'était là quelque chose qu'un chiropracteur peut facilement et définitivement corriger. Elle procéda à l'ajustement nécessaire... et la petite fille partit d'un grand rire, le premier que sa mère ait jamais entendu. La douleur constante qu'elle ressentait au crâne, qu'elle avait appris à considérer comme normale, s'était miraculeusement évanouie.

Vous êtes sans doute nombreux à douter que nous vivions dans un « océan de douleur ». Je me sens moi-même assez bien à cet instant. Mais je garde aussi le souvenir d'un état bien plus profond de bien-être, de reliance, d'intensité de conscience qui, sur le moment, me semblait être mon droit de naissance. Lequel des deux est notre état normal ? Se pourrait-il que nous fassions courageusement contre mauvaise fortune bon cœur ?

Quelle part de notre comportement dysfonctionnel et consumériste n'est qu'une vaine tentative de fuir une douleur omniprésente ? En courant d'un achat à un autre, d'une dose d'addiction à une autre, que ce soit une nouvelle voiture, une nouvelle cause, une nouvelle idée spirituelle, un nouveau livre de développement personnel, un montant plus élevé sur notre relevé bancaire, la prochaine actualité, on ne fait que gagner un bref répit dans cette douleur. Mais la blessure qui se trouve à la source ne disparaît jamais. Quand on n'a aucune distraction, dans ces moments dits d'« ennui », on peut en ressentir l'inconfort.

Bien entendu, tout comportement qui soulage la douleur sans remédier à sa cause peut devenir addictif. On devrait donc refréner tout jugement envers ceux qui font preuve de comportements addictifs (une catégorie qui nous inclut à peu près tous). Ce qui semble être de l'avidité ou de la faiblesse n'est peut-être qu'une tentative maladroite de combler un besoin, quand le véritable objet qui comblerait ce besoin n'est pas disponible. Dans ce cas, les incitations à un surcroît de discipline, de self-control ou de responsabilité sont contre-productives. Notez si, à mon évocation de personnes qui

« courent d'un achat à l'autre », vous avez ressenti du dédain ou de la suffisance. Cela aussi est une forme de séparation. La transition dans laquelle nous entrons est un passage vers une histoire dans laquelle le dédain et la suffisance n'auront plus leur place. C'est une histoire dans laquelle on ne peut plus se percevoir comme étant supérieur à un autre être humain. C'est une histoire dans laquelle la crainte du mépris de soi ne servira plus de baromètre à notre éthique. Et nous habiterons cette histoire non pas remplis d'une aspiration à un idéal de non-jugement vertueux, de pardon et ainsi de suite, mais simplement dans une reconnaissance de l'évidence de la non-séparation.

Dans *Sacred Economics*, j'ai souligné que ce que l'on perçoit comme de l'avidité est peut-être une tentative d'élargir le moi séparé pour compenser les connexions perdues qui composent le moi de l'Inter-être ; que les objets de nos désirs égoïstes ne sont que des succédanés de ce que nous désirons vraiment. Les publicitaires en jouent en permanence, en nous vendant des voitures de sport comme succédané de la liberté, de la malbouffe et des boissons gazeuses comme succédanés de l'enthousiasme, les « marques » comme succédanés de l'identité sociale, et à peu près tout comme succédané du sexe, qui se substitue lui-même à l'intimité si absente de la vie moderne. On peut aussi voir l'adulation des héros du sport comme un succédané de l'expression de notre propre puissance, les parcs d'attractions comme des succédanés pour le dépassement de nos propres limites, la pornographie comme succédané de l'amour de soi, et la suralimentation comme succédané de la connexion ou du sentiment de présence. Ce dont nous avons réellement besoin est presque impossible à obtenir dans le genre de vie que nous propose la société. Même les comportements personnifiant l'égoïsme peuvent être interprétés comme des tentatives désespérées pour retrouver notre « inter-être-té ».

Une autre manifestation apparente d'avidité est un signe – non scientifique – de notre véritable nature : la poursuite incessante de la richesse et du pouvoir. Que peut-on déduire du fait que, pour de nombreuses personnes extrêmement riches, aucune quantité d'argent ne suffise jamais ? De même aucun pouvoir, si grand soit-il, ne satisfait les ambitieux. Ce qui se joue là est peut-être le détournement du désir de servir le bien commun vers un succédané. Et bien entendu, aucune dose de succédané ne peut satisfaire ce que l'on désire vraiment.

La blessure de séparation, la douleur du monde, nous affecte chacun différemment et chacun cherche le remède d'une façon qui s'accorde avec la configuration de sa propre blessure. Juger quelqu'un qui tente de le faire revient à condamner un bébé qui pleure. Condamner ce que l'on perçoit comme un comportement égoïste, cupide, individualiste ou malsain, et chercher à le réprimer par la force, sans s'occuper de la

blessure sous-jacente, est vain : la douleur trouvera toujours un autre moyen de s'exprimer. L'une des prises de conscience essentielles de l'Inter-être affirme : « Si j'étais vous, je ferais comme vous. » Nous sommes tous un.

La nouvelle Histoire du Peuple est donc une Histoire d'Inter-être, de réunion. Dans son expression individuelle, elle déclare notre profonde interdépendance envers les autres êtres, pas seulement en vue de notre survie, mais ne serait-ce que pour exister. Elle sait que mon être est une contribution à votre être. Dans son expression collective, cette nouvelle histoire raconte la même chose à propos du rôle de l'humanité sur Terre et de nos relations avec le reste de la nature. C'est cette histoire qui nous réunit au travers des nombreuses dimensions du militantisme et de la guérison. Plus elle guide nos actes, plus notre capacité à créer un monde qui la reflète s'accroît. De même, plus la séparation guide nos actes, plus nous la renforçons.

Notre cœur sait qu'un monde plus beau est possible

À travers cet essai fascinant, revisitez **l'état du monde** et partez à la découverte d'une vision aux antipodes des interprétations communément admises. Exemples à l'appui, l'auteur décortique nos comportements, **nos habitudes, nos modes de vie**, nos croyances pour montrer à quel point nous sommes reliés à une **sagesse universelle** à laquelle tout à chacun voudrait inconsciemment se reconnecter. Selon l'auteur, nous sommes en transition entre deux mondes : après le temps de la séparation vient le temps de la réunion, qui entraîne **une prise de conscience** nous permettant de basculer définitivement dans **la réalité d'êtres unis**. Tout en perçant à jour les manifestations de la théorie de la séparation qui nous limite et nous conditionne, l'auteur propose de nous guider vers **le plus beau monde que notre cœur sait possible**.

Après avoir été diplômé de l'université de Yale en 1998, **Charles Eisenstein** est aujourd'hui traducteur, avocat en économie du don et un orateur hors pair. Par ailleurs, il est l'auteur de plusieurs livres dont *The Ascent of Humanity* (2007), *Sacred Economics* (2011) et *Climate - A New Story* (2018).

*Un texte éminemment inspirant et clairvoyant
nous invitant à changer de niveau de conscience
et sortir de vos conditionnements !*

- Préface d'Olivier Clerc, traducteur et représentant des **Quatre Accords Toltèques**
- Essai aussi fort et transcendant que le long-seller *Nouvelles révélations : une conversation avec Dieu* de Neale Donald Walsch - 10 850 ex. vendus
- Extraits audio offerts, attachée de presse dédiée, publicité, teasing numérique

Disponible en librairie le 23 juin 2020

9782889533831

496 pages - 24,90 € - 31,90 CHF

Diffusion distribution :

Dilisco (France et Belgique)

Nord Sud (Belgique)

OLF (Suisse)

Flammarion Ltté (Canada)

Contact commercial : Aurore Tinseau a.tinseau@editions-jouvence.ch - 06.73.31.12.11

Contact presse : Sophie Gauthier presse@editions-jouvence.com - 06 76 04 14 02